

Patrick Bergeron
NÉCROPHILIE, UN TOMBEAU NOMMÉ DÉsir
Neuilly-lès-Dijon, Éd. du Murmure, coll. « Borderline », 2013, 58 p.

Joachim Daniel Dupuis
C.P.G.E. (Lille)

De tous les regards que l'on peut porter sur le mort (découverte du corps inanimé, autopsie, embaumement, deuil, souvenirs), celui de la nécrophilie est assurément celui qui suscite de notre part le plus d'incompréhension, de résistance et de répugnance. Comment imaginer en effet qu'un homme puisse « aimer » une morte et avoir des rapports sexuels avec elle ? C'est pourtant cette conduite « bizarre » et peu « recommandable », c'est le moins qu'on puisse dire, qu'examine avec pudeur et un sens acéré de l'analyse Patrick Bergeron dans son très bel essai *Nécrophilie, Un tombeau nommé désir*, paru en 2013.

Ce titre admirable par sa poésie traduit déjà le caractère littéraire de l'essai sur lequel nous allons revenir plus longuement. Il laisse entendre en tout cas que le sujet choisi est sérieux, grave et mélancolique. Pour le nécrophile, la tombe où se trouve le mort serait un appel, et au bout du compte, une *expression* de son désir. L'essai, court, et plutôt monographique (il ne porte que sur le thème de la nécrophilie), comporte 58 pages, qui condensent une pensée riche, dans un style sûr et fluide. Fait étrange : l'ouvrage, qui prend place dans une collection « Borderline » (*Le Murmure*), ne possède aucune illustration. Vraisemblablement, l'absence d'images incombe non à l'auteur, mais à l'éditeur, si on se rapporte à la Charte typographique de la collection¹. À l'inverse, l'ouvrage dispose d'une bibliographie et d'une filmographie très fournies, qui traduisent une grande érudition. L'auteur, Patrick Bergeron, universitaire de l'Université du Nouveau-Brunswick, a déjà à son actif de nombreux textes sur la littérature (qui témoignent d'un certain éclectisme) et a écrit une thèse, remarquée et remarquable, consacrée à Maurice Barrès et Hugo von Hofmannsthal.

La première grande originalité du livre tient d'abord au choix du sujet et au type de traitement qui lui est associé. Patrick Bergeron ose parler, avec courage, franchise et sans jugement, d'un sujet qui aurait effrayé plus d'un universitaire. Le nécrophile est en effet le grand oublié des cimetières, des études sur les morts. Sa démarche ne relève pas, cependant, exactement d'une « archéologie » (au sens foucaldien), mais plutôt de ce qu'on pourrait appeler la thanatologie. D'un autre côté, si Patrick Bergeron parle de la nécrophilie, ce n'est pas par vice, c'est parce que la littérature le porte à envisager et à examiner le sujet d'une façon inattendue, peu commune. L'interrogation qui motive l'ouvrage est d'abord universitaire : « Pourquoi en [la nécrophilie] faire la matière d'une fiction et, *a fortiori*, pourquoi s'enthousiasmer pour de telles histoires ? » Pourquoi la littérature s'est-elle intéressée à la nécrophilie, alors que la société lui jetait l'anathème ? C'est précisément l'objectif principal du livre de répondre à cette question, tout en donnant finalement un statut positif à la nécrophilie. À moins peut-être, simple hypothèse, que la nécrophilie soit choisie par Patrick Bergeron justement parce qu'elle éclaire mieux que tout autre objet et mieux que tous les autres morts (revenants, spectres et vampires) la littérature².

¹ La Charte typographique, en 2012 (date de l'édition du livre de P. Bergeron), stipule en effet que « le texte ne pourra être illustré ». Depuis, les illustrations sont désormais autorisées, bien qu'en nombre limité.

² Patrick Bergeron évoque notamment dans son livre ce thème de la thanatomanie à propos des morts,

La seconde grande originalité du livre, c'est qu'il est aussi une œuvre littéraire, relevant non de la fiction mais de l'essai. Patrick Bergeron pratique la thanatographie, comme d'autres font des biographies. C'est une écriture littéraire de type « décadente », et qui emprunte aussi au groupe « Jeune Vienne » sa verve³. C'est donc une écriture maîtrisée, critique, mélancolique... et épigrammatiste. Les mots sont sculptés pour rendre le maximum de résonance. Si profonde il y a, elle ne peut être que *de profundis*.

La machine qui fait fonctionner le livre est une machine littéraire. Et cela n'est pas sans affecter son organisation. Les références littéraires font partie du mode d'écriture, elles sont au détour de chaque page. Il y a une telle quantité de références (pas seulement littéraires toutefois, cinéma et bande-dessinée sont considérés à égalité avec la littérature), que l'on peut dire que c'est à partir d'elles que l'auteur a composé son ouvrage. Les citations, peu nombreuses, ne sont pas illustratives, elles viennent s'ajouter au corps du texte comme des engrenages placés à des endroits stratégiques. Le choix de la littérature – des arts en général – n'exclut pas le discours scientifique ou à prétention objective. Car, comme l'avoue l'auteur de l'essai, « la nécrophilie soulève davantage de questions qu'elle n'entraîne de réponses » (p. 21). Aussi le livre ne cherche-t-il pas à expliquer – comme le ferait un médecin ou un psychanalyste – le comportement du nécrophile : l'approche clinique de ce phénomène est insuffisante, car le médecin ou le psychanalyste ne se départissent jamais de leur conscience morale (cette conduite est *tellement* abjecte). Il est donc vain de vouloir la traiter uniquement sous un angle « objectif ». La littérature au moins ne juge pas, elle fait s'interroger le lecteur.

Dans cette approche littéraire qui est la sienne, Patrick Bergeron répond à quelques questions essentielles sur ce sujet tabou de la nécrophilie. Voici les principales : qu'est-ce qu'un nécrophile ? Pourquoi la conduite nécrophile est-elle si sujette au rejet, voire à l'horreur pour la société ? Comment et pourquoi la littérature s'est-elle emparée de cette figure ?

La force du livre de Patrick Bergeron, c'est de faire vaciller nos certitudes sociales et morales, et de nous porter vers un questionnement littéraire qui, s'il n'explique pas, permet au moins de comprendre ce phénomène. Et parce que ce livre est un essai tout autant qu'une œuvre littéraire, la forme compte autant que le contenu. C'est même la forme qui change notre regard (Barthes). Quel est donc ce regard de Patrick Bergeron ? Celui d'un chercheur qui ne juge pas mais veut comprendre.

*

La première question à laquelle répond le livre porte sur les raisons qui poussent à caractériser la nécrophilie comme abjecte au point d'en faire un tabou. Le fin mot de cette histoire, c'est la sexualité ; elle n'a pas sa place parmi les morts. Or le nécrophile, par son audace, fait entrer la sexualité en terre inconnue et brise la frontière entre les vivants et les morts. Dès lors, il fait naître une nouvelle sexualité sur un sol sacré ; interdite, elle n'a aucun droit ; ce que Patrick Bergeron résume dans une très belle formule : « nous voilà bien au cœur d'un *no man's land* de l'érotisme ». Cette sexualité pose donc des problèmes éthiques, moraux, alors qu'aimer un « cher disparu » ne lui pose aucune difficulté. La nécrophilie n'est pas, nous dit Patrick Bergeron, la thanatomanie : avec celle-ci « on peut “aimer” la mort sans trop tâter du cadavre ». Le

mais aussi des morts-vivants. La thanatomanie se différencie de la nécrophilie par le fait qu'il n'y a pas de rapports sexuels. Parfois les deux aspects peuvent être liés comme dans le film italien *Raptus*, de Riccardo Freda (1962).

³ Qu'on pense à Karl Kraus, notamment.

nécrophile nous met directement en contact avec les corps froids, les odeurs pestilentielles et les vers.

Mais si la sexualité n'a pas le droit d'entrer dans les cimetières, les morgues, c'est que, comme l'a montré Philippe Ariès (que l'essai cite), « la mort est devenue innommable ». Pourtant, ce geste de démarcation entre les vivants et les morts, qui coupe les uns des autres⁴, est assez récent dans l'histoire de l'Occident ; on peut même penser que son paroxysme est contemporain du sensationnalisme et de la criminalisation du nécrophile. Ce en quoi le nécrophile ne serait peut-être qu'un stigmate de cette ligne de partage, puisqu'il la rendrait « critique ». Autrefois, à l'époque médiévale, on ne couchait certes pas avec ses morts, mais on pouvait aller et vivre dans le cimetière. Au XIX^e siècle, les cimetières sont devenus des « espaces autres »⁵. Ce geste s'inscrit évidemment – avec les travaux haussmanniens – dans une politique de salubrité publique pour lutter contre les maladies liées à la proximité des morts. Il relève aussi d'une volonté de « vaincre la mort » (Bichat). Celui qui fraie avec les morts est donc l'empêcheur de tourner en rond, car il est aussi celui qui côtoyant les morts est potentiellement un agent contaminant⁶.

La seconde question que l'essai de Patrick Bergeron soulève, c'est celle de la nature du nécrophile. Qu'est-ce qu'un nécrophile ? Patrick Bergeron y répond de manière précise, en pointant les différentes « catégorisations » que la société plaque sur lui. Il est tantôt vu comme un criminel tantôt vu comme un fou : le discours social oscille, comme pour Pierre Rivière, entre deux manières de punir un acte, une conduite qui s'écarte de la norme sociale. Le nécrophile est un criminel parce qu'il pénètre l'espace du cimetière ou de la morgue et contrevient à l'intégrité physique et morale du mort ; fou, il l'est aussi, parce que, comme le rappelle le neurologue Benjamin Ball, « une perversion aussi monstrueuse de l'appétit sexuel ne peut exister que chez les fous ».

Une phrase revient cependant plusieurs fois sous la plume de Patrick Bergeron : le nécrophile n'est pas très gai. S'il n'est pas gai, c'est qu'il n'est pas *vraiment* du côté des vivants, son âme et son corps sont ailleurs, dans les cimetières, dans les morgues, auprès de la bien-aimée (ou du bien-aimé). Le nécrophile est un homme toujours en souffrance, devant faire avec les interdits sociaux à l'encontre de ses pratiques. Du point de vue de la littérature, le nécrophile peut être qualifié d'asocial, suivant en cela l'exemple du personnage de Wittkop dans *Le Nécrophile* (1972).

Le troisième point qui examine les rapports de la nécrophilie et de la littérature est assurément le plus intéressant du livre. Le nécrophile ne se contente pas de rassembler autour de lui les indispositions sociales concernant son refus de suivre les normes, il est un personnage de littérature, digne d'en faire partie, et sans doute plus digne que beaucoup d'autres. Ce qui lui confère cet attrait, c'est que la littérature, comme la nécrophilie, est hantée par la mort, mais chacune à sa façon. La mort pour le nécrophile, c'est ce qui lui retire la possibilité d'être avec sa morte⁷, la mort pour la littérature, c'est ce qui lui retire d'être pleinement un discours, un savoir objectif. Elle

⁴ Lire Philippe Ariès, « La mort apprivoisée », p. 27-28, in *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1975.

⁵ Lire à ce propos Michel Foucault, *Des espaces autres*, p. 1571-1581, in *Dits et Écrits*, t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001 ; Michel Foucault, « Les hétérotopies » (conférence radiophonique du 21 décembre 1966). Lire aussi Alain Brossat, « Les hétérotopies » (conférence donnée au Chili en 2014).

⁶ On peut souligner ici que cet aspect « biopolitique » n'est pas vraiment abordé par Patrick Bergeron bien que sous-jacent à son propos sur le geste hétérotopique de séparation des morts et des vivants. L'on ne peut lui en faire grief, du fait que son approche est éminemment littéraire.

⁷ Paradoxalement, la mort, pour le nécrophile, est donc du côté des vivants qui l'empêchent d'exister-pour-la-morte.

est « pensée du Dehors » (Blanchot). En un mot, ils ont la même ontologie décalée.

L'humour noir est ainsi un trait de reconnaissance dans la littérature du nécrophile. Celui-ci est présenté par la littérature comme *décalé* par rapport à la norme, sans pourtant être assimilable à un fou ou un criminel comme le fait par ailleurs le discours social. La littérature permet conséquemment de le voir sous un autre jour, celui de l'asocial : en proie à toutes les difficultés de la vie, il rencontre des problèmes pratiques, ayant finalement une vie avec sa normalité – en contradiction, certes, avec la normalité dominante. Les écrivains sont souvent des « voyants » (Rimbaud) mais ils peuvent aussi être des témoins à l'écoute : Wittkop ne rend-elle pas l'infinie complexité d'un quotidien « étrange », et qui nous apparaîtrait, sous nos yeux de vivants (en société, donc), abjects ?

Mais le nécrophile fait partie de ceux qui « rendent belle la mort » et qui font accéder les morts à un certain Idéal. Le nécrophile esthétise l'horreur de la mort. Or cette esthétisation, la littérature la partage avec lui⁸. « L'amour des belles mortes est en effet un topique de la culture occidentale », rappelle Patrick Bergeron. La belle morte apporte un contraste saisissant avec la vie – qui est jugée *comme belle* –, et la mort renvoyant en écho cette beauté est idéalisée à son tour (ophélisation). Aimer la morte, c'est entrer dans « l'altérité radicale », c'est une façon d'affirmer que le désir n'est pas limité au monde des vivants.

Entre la littérature et le nécrophile, il y a donc un lien fort. La littérature après tout comme l'a montré Bataille, permet de porter la transgression dans la pensée du lecteur et touche par là son cœur, l'empêche d'adopter des conduites normalisatrices pour rechercher l'extase ou l'extrême. Le nécrophile, plus simplement, est un personnage qui ne rentre pas dans des normes et qui est un sujet intéressant pour l'écrivain qui justement cherche à s'extraire des normes et à inventer de « nouvelles possibilités de vie » (Nietzsche).

*

On retiendra au final de ce livre que la figure du nécrophile n'est pas l'ombre portée de la mort sur la société elle-même, n'est pas une anomalie sociale, car son attitude fait écho à l'art littéraire, dont il exprime, à sa manière, l'étrangeté. Le nécrophile, en un sens, n'est pas gai parce que la société lui renvoie l'image de la fragilité de son union avec sa bien-aimée.

Le lecteur ne perdra pas son temps à lire ce brillant essai, dont le sujet sulfureux a permis au moins aux écrivains d'« élaborer des visions perturbantes de l'être humain », qui portent l'homme à s'interroger sur ce qu'il est, ce qu'il juge et comment il pense.

⁸ Le livre montre parfaitement que l'esthétisation de la mort remonte *au moins* aux romantiques et peut-être même (à travers le *topos* de la mort des amants) au Moyen Âge. Elle ne se développe pas seulement avec les Décadents, on la retrouve d'ailleurs encore aujourd'hui dans la littérature.